

Le Jésus de la foi est-il le Jésus de l'histoire ?

« Qui est Jésus », voici la question qui nous rassemble cette année.

Le premier cours a permis de mettre en évidence les titres qui lui sont donnés : « Messie » ou « Christ », c'est-à-dire « roi, prêtre, et/ou prophète », « Sauveur », « Fils de l'Homme », « Fils de Dieu », « Dieu fait homme », « Emmanuel » (Dieu avec nous). Nous avons conclu que, s'il est prophète, c'est dans un sens qui lui est propre, cela ne peut absolument pas suffire à le dénommer

Je n'ai qu'une envie maintenant, c'est d'aller plus avant dans l'étude de la personnalité de Jésus. Cependant il me semble nécessaire de faire une pause, afin de n'omettre aucune étape dans notre recherche ; voici de nouvelles interrogations, incontournables :

Qui nous dira qui est Jésus ? Où recueillerons-nous nos informations ? Dans l'Écriture Sainte, notamment dans les Évangiles. Mais qui nous assure de leur authenticité historique ?

En écrivant, les évangélistes exprimaient leur foi, et celle des premiers chrétiens : ils avaient un message à faire passer. Comment pouvaient-ils être objectifs ?

Est-on sûr que le Jésus de la foi est bien le Jésus de l'histoire ?

C'est une question sérieuse, qu'il faut regarder en face, car, comme dit le Cardinal Ratzinger dans sa préface à son *Jésus de Nazareth*, « il est essentiel pour la foi biblique qu'elle puisse se référer à des événements réellement historiques... Si nous écartons cette histoire, la foi chrétienne est abolie en tant que telle... Dès lors que l'histoire, le factuel, fait partie de l'essence même de la foi chrétienne, celle-ci doit affronter la méthode historique. C'est la foi même qui l'exige » p. 11

I- Etat de la question.

Depuis une douzaine d'années, les publications « grand public » nient la valeur historique des évangiles, et l'historicité du Jésus de la foi se multiplie :

Voici, pour mémoire, des ouvrages ou des émissions télévisées dont vous avez sans doute entendu parler :

1994 : *Jésus*, de Jacques Duquesne.

1997 : Sur Arte : la série *Corpus Christi*, de Jérôme Prieur et Gérard Mordillat, émission suivie du livre *Jésus contre Jésus*, publié en **1999**.

Cette même année **1999** : Adaptation du livre de Duquesne sur TF1, en plusieurs épisodes.

2001 le livre *Jésus illustre et inconnu*, de Prieur et Mordillat.

2004 : des mêmes, sur Arte : *L'Origine du Christ*, et leur livre *Jésus après Jésus*.

2005 : *Marie*, de Jacques Duquesne.

2006 : ouvrage collectif aux éditions de l'Atelier : *Jésus, de quoi est-on sûr ?*

2008, toujours sur Arte : *l'Apocalypse* et le livre *Jésus sans Jésus*, de Prieur et Mordillat.

2009, la revue *Le Point* publie le n°1 des hors-série dédiés aux grandes biographies. Elle le consacre à Jésus, « *ce célèbre inconnu* » comme le nomme Catherine Golliou dans l'avant-propos.

En **2010**, Frédérique Lenoir écrit : *Comment Jésus est devenu Dieu*.

2014, *Jésus, une vie hors des entiers battus*, par Guy de Longeaux, préfacé par Duquesne.

On ne peut pas rester indifférent à une telle avalanche de publications, qui toutes affirment s'appuyer sur des recherches sérieuses, véritablement crédibles, exemptes de tout préjugé. Il s'agit, écrit Catherine Golliou, (dans *Le Point* hors-série collection grandes biographies n°1, décembre 2008-janvier 2009),

de « faire le bilan de ce que l'on peut savoir en se fondant sur les recherches les plus récentes, tant au niveau de l'exégèse des textes que de l'archéologie, avec, comme toujours, l'aide des meilleurs spécialistes. »

La thèse fondamentale se résume dans ce commentaire de la revue *Le Point* du 8 octobre 1994, après la publication du *Jésus* de Jacques Duquesne : « *Le livre s'appelle Jésus, tout simplement. Mais il aurait pu s'appeler Le Vrai Jésus. Ou, plus provocateur, Jésus, tel que l'Eglise ne l'a jamais raconté. Ou, plus iconoclaste encore, Jésus tel qu'on vous l'a caché* ».

Qui sont **ces spécialistes** auxquels se réfèrent les ouvrages cités plus haut ?

Duquesne, écrivain et journaliste,

Prieur, écrivain et cinéaste,

Mordillat, romancier et cinéaste,

Lenoir, philosophe tendance New Age.

Un vrai spécialiste, Jean Marie Salamito, agrégé de lettres classiques, professeur d'histoire du christianisme antique à la Sorbonne, a porté un jugement sévère sur leur méthode : citations tronquées, utilisées à contre-sens, anachronismes, amalgames douteux. Sa conclusion tient en quelques mots : « *Mordillat et Prieur annonçaient de l'histoire, et c'est de l'antichristianisme qui est venu... L'antichristianisme de Mordillat et Prieur ne me dérange pas en tant que tel. Ce que je ne puis admettre, comme professionnel de l'histoire, c'est la manière dont ils détournent celle-ci* ».

Dans toute cette discussion, c'est bien évidemment de ce point de vue qu'il faut se placer.

II- De quelles sources autres que les Evangiles dispose l'historien ?

Existe-t-il des textes anciens, autres que les Evangiles, présentant la personne du Christ ?

Nous distinguerons divers types de textes.

a) Les textes non chrétiens.

L'historien latin **Tacite** mentionne dans les *Annales* (XV, 44) la condamnation au supplice d'un certain Christus, par le procureur Ponce Pilate, sous l'empereur Tibère : « *Pour anéantir la rumeur (qui attribuait l'incendie de Rome à l'empereur), Néron supposa des coupables et infligea des tourments raffinés à ceux que leurs abominations faisaient détester et que la foule appelait « chrétiens ». Ce nom leur vient de Christus, que, sous le principat de Tibère, le procureur Ponce Pilate avait livré au supplice.* »

Un peu plus tard, en 112, **Pline le Jeune** envoie à l'empereur Trajan un rapport officiel sur les chrétiens de Bythinie (Turquie actuelle, une des plus vieilles chrétientés). Parlant de la foi des chrétiens qu'il interrogeait, Il dit : « *Toute leur faute et toute leur erreur s'était bornée à se réunir habituellement à heure fixe avant le lever du jour et à chanter entre eux un hymne au Christ comme à un Dieu.* » Lettre de Pline à Trajan, (X.96)

Un autre document émane d'un juif, **Flavius Josèphe** (37-100) qui fut un des chefs de la rébellion contre les romains. Il en existe plusieurs versions, dont la plus connue, transmise par Eusèbe de Césarée, est soupçonnée d'avoir été retouchée par des chrétiens. La plus sûre est une version du 10^e siècle, en langue arabe, découverte il y a quelques années, la voici : « *A cette époque là, il y eut un homme sage nommé Jésus, dont la conduite était bonne ; ses vertus furent reconnues. Et beaucoup de juifs et des autres nations se firent ses disciples. Et Pilate le condamna à être crucifié et à mourir. Mais ceux qui furent ses disciples prêchèrent sa doctrine. Ils racontent qu'il leur apparut trois jours après sa mort et qu'il était vivant. Peut-être était-il le Messie au sujet duquel les prophètes avaient dit des prodiges.* »

Il y a aussi une allusion à Jésus chez **Suétone** (69-125), chef de bureau des correspondances d'Hadrien, dans sa *Vie des douze Césars* ; chez le satiriste **Lucien de Samosate**, vers 170, dans *La mort de Pérégrinos* ;

dans une lettre du stoïcien syrien **Mara Bar Sérapion**, entre le 1^{ier} et le 2^{ième} siècle, dans une baraïta, (commentaire rabbinique) insérée dans le traité sanhédrin du Talmud de Babylone.

Au final, aucune découverte sensationnelle, hormis l'affirmation que Jésus a existé, qu'il est mort sur la Croix, qu'il a donné naissance à un mouvement religieux durement éprouvé et très vivace qui le vénère comme un Dieu.

b) Des textes chrétiens dits apocryphes,

Ce sont des textes qui n'ont pas été retenus par les Eglises chrétiennes comme dignes de figurer parmi les Ecritures Saintes, à la différence des 4 Evangiles canoniques qui, on le sait, étaient considérés comme sûrs dès le 2^{ième} siècle (selon des fragments de texte découverts par Muratori au 18^{ième} s., et Saint Irénée de Lyon.)

On distingue :

- **Des évangiles perdus, ayant servi à des communautés vite marginalisées**, ainsi *l'Evangile des Hébreux*, cité par les Pères de l'Eglise. Nous n'en connaissons que quelques bribes, comme celle-ci : « Ne soyez jamais joyeux que lorsque vous regarderez votre frère avec amour. » Ce texte a disparu avec la communauté des chrétiens judaïsants qui l'avait écrit. (+ *l'Evangile de Pierre*)
- **Des évangiles populaires**, pleins de fantaisies littéraires, d'histoires colorées, de légendes.
 - Le *protévangile de Jacques*, (de « protos » en grec : les « premiers moments » de la Bonne Nouvelle) ; ce texte, écrit au 2^{ième} siècle, évoque l'enfance de Marie.
 - *L'évangile du pseudo-Thomas* (4^{ième} siècle) présente un enfant Jésus omniscient, têtu et vindicatif.
 - *L'histoire de Joseph le Charpentier, l'Evangile de Nicodème* (descente de Jésus aux Enfers), *les Actes de Pierre* (Quo Vadis)...

Contrairement à ce qu'on entend dire aujourd'hui, l'Eglise n'a rien fait pour cacher ces textes. Le *Protévangile de Jacques* eut beaucoup de succès au Moyen Age. Certaines traditions y ont été puisées, par exemple le nom des parents de Marie, Anne et Joachim. Il a inspiré certaines fêtes liturgiques, comme la Nativité de Marie, et sa Présentation au Temple... L'Eglise a laissé l'imagination populaire s'en emparer dans la création artistique : les vitraux médiévaux, les sculptures, les peintures (fresques ou enluminures) y font une allusion très claire.

Mais elle a observé une très grande prudence, elle n'a pas compté ces textes au nombre de ses évangiles authentiques ; elle a mis des barrières aux dérives légendaires, aux récits imagés et merveilleux.

Ce contrôle montre son indifférence à l'égard d'un succès trop facile, il manifeste son souci de vérité, de fidélité au dépôt de la foi reçu des Apôtres, premiers témoins du Christ. Cela rejaillit donc en positif sur les textes acceptés.

- **Des évangiles gnostiques :**

La gnose est un courant philosophico-religieux qui amalgame les religions ésotériques orientales, la pensée iranienne, hellénique, juive et chrétienne. Elle repose sur des conceptions cosmologiques et anthropologiques radicalement différentes de la Bible : elle est panthéiste, elle affirme que l'esprit est prisonnier de la matière, qu'il s'en dégage par l'ascèse, et par une initiation secrète qui lui révèle les secrets du Royaume. On accède à cette connaissance mystérieuse ou « illumination » par son seul effort personnel. Jésus n'est qu'un des Grands initiés, qui aide les hommes à découvrir leur essence divine. Mais sa vie historique n'a aucun intérêt.

On connaît depuis longtemps *l'Evangile des Ebionites*, (les pauvres) et *l'Evangile des Egyptiens*.

En 1945, 52 manuscrits gnostiques furent découverts à Nag Hammadi, en Egypte, dans la vallée du Nil, près de Louxor ; dans le lot figuraient *le Livre secret de Jacques, l'Apocalypse de Paul, L'Evangile de la Vérité* (2^{ème} siècle), *l'Evangile de Philippe, l'Evangile de Marie* (il s'agit de Marie-Madeleine, déesse de la sagesse et grande prêtresse de l'ésotérisme), et *l'Evangile de Thomas*.

Ces textes comportent des affirmations en total décalage avec la pensée biblique dans son ensemble. On y affirme le rejet de la féminité : « *Simon Pierre leur dit : « les femmes ne sont pas dignes de vie. »* Elles doivent se faire mâles pour entrer dans le royaume des Cieux. Certaines paroles de Jésus sont nettement panthéistes : « *Je suis le Tout, le Tout est sorti de moi, le Tout, est arrivé jusqu'à moi ; fendez du bois, je suis là, levez la pierre et vous me trouverez.* » Il apparaît clairement que ces écrits appartenaient à des communautés encratites, c'est-à-dire à une secte gnostique des 2^{ème} et 3^{ème} siècle, dont les membres s'abstenaient de la chair des animaux et du vin, et condamnaient le mariage comme une abomination. C'est le même esprit qui reflurira plus tard, chez les Cathares. Or l'Eglise a toujours effectivement travaillé à protéger ses fidèles de ces dérives sectaires, parce que telle n'était pas la doctrine historiquement enseignée par les Apôtres.

L'Evangile de Thomas a relancé la polémique contre l'Eglise, qu'on a accusée, en 1974, d'avoir censuré ce récit : « *Sensationnelle découverte restée secrète pendant trente ans, écrit Robert Serrou, dans Paris-Match. Ce texte « serait (notez le conditionnel !) le plus authentique et le plus ancien des évangiles. Il remet en cause nos connaissances sur Jésus. »*

Ce journaliste ignore d'une part, qu'il date des années 140-150 ap. J.C, qu'il est donc bien postérieur aux Evangiles canoniques ; d'autre part, qu'il a été présenté à l'Institut de France en 1957, par Charles Emile Puech, et qu'il a été traduit en français en 1959. Robert Serrou a 15 ans de retard !

Pour conclure cette partie, nous dirons que les Evangiles canoniques semblent finalement les textes les plus sérieux pour connaître Jésus. C'est ce que remarque R. Brown, Professeur d'études bibliques et Président de plusieurs sociétés d'études bibliques aux Etats Unis et en Europe... « *En dépit de fréquentes nouvelles à sensation dans les media, il est loin d'être établi que nous disposons de sources importantes de connaissances historiques sur Jésus en dehors du Nouveau Testament.* » *Que sait-on du Nouveau Testament* 2000, p. 884 (!)

Mais quelle attitude avoir devant ces écrits si controversés ? Y a-t-il une histoire de la lecture des Evangiles ?

III- Histoire d'une lecture.

On peut distinguer 3 démarches possibles devant le texte des Ecritures, que je vais présenter selon leur ordre chronologique d'apparition.

- a) La démarche précritique.
- b) L'historicisme rationaliste.
- c) Le scepticisme fidéiste.

Alors expliquons :

a) La démarche précritique.

Jusqu'aux Temps Modernes, les chrétiens avaient, au nom de leur foi, une confiance totale dans les Ecritures. On lisait les évangiles comme les récits exacts et chronologiques des événements de la vie de Jésus, écrits par des témoins fidèles, objectifs, crédibles, ou par des disciples des Apôtres.

Deux principes réglaient l'approche du texte :

La croyance en l'inspiration et, de ce fait, en l'inerrance de la Bible selon ces mots de saint Paul dans la 2^{ème} Epître à Timothée : « *Toute l'écriture est inspirée par Dieu.* » On croyait que les écrivains sacrés étaient inspirés du Saint Esprit, que, par conséquent, rien ne pouvait être faux dans les Saintes Ecritures.

b) L'historicisme rationaliste, correspondant à l'avènement de la modernité.

Au 17^{ème} siècle, d'une part la raison s'émancipe de la foi, d'autre part, l'histoire commence à devenir une science, et à soumettre les textes à un examen critique. Spinoza critiqua énergiquement la religion-superstition, et bientôt le mouvement des Lumières conduisit à une nouvelle approche de la Bible. Dans ce contexte, Jésus devint aux yeux de certains un simple personnage de l'histoire universelle dont on pouvait étudier la vie comme s'il s'agissait de n'importe quel autre homme du passé.

Le premier à s'interroger sur le Jésus de l'histoire fut un prêtre oratorien catholique, **Richard Simon**, en 1690.

Après lui, **J. D. Michaelis**, bibliste protestant, en 1750. Il était rationaliste, et niait a priori la possibilité du surnaturel. Cette orientation va fortement marquer l'ensemble de la démarche de cette époque. Le but avoué était de changer la théologie en fonction des découvertes.

L'auteur dont l'écrit posthume, publiée en 1778, aura le plus de retentissement, fut **H.S. Reimarus**. Il fut le premier à proposer une image de Jésus distincte de celle des évangiles. Selon lui, « Jésus » était un juif révolutionnaire, et « le Christ », la projection imaginaire de ceux qui avaient volé son corps, et prétendaient qu'il était ressuscité. C'était le prologue d'une entreprise plus vaste qui allait se développer au siècle suivant .

Au 19^{ème} s, en effet, on accusa les évangiles d'avoir enjolivé les faits, en particulier avec les miracles, pour appuyer la prédication de la foi. Pour savoir ce qui s'était vraiment passé, on pensa qu'il suffisait de secouer les textes pour en faire tomber tout ce qui relève du dogmatisme et du merveilleux ; au terme de l'opération, on obtiendrait le vrai visage de Jésus, tel qu'il était avant que les Eglises ne s'en emparent.

Prenons l'exemple de la Transfiguration : « *Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et les emmène, eux seuls, à l'écart, sur une haute montagne. Et il fut transfiguré devant eux. Ses vêtements devinrent resplendissants, d'une blancheur telle que personne sur terre ne peut obtenir une blancheur semblable. Elie leur apparut, et Moïse ; et tous deux s'entretenaient avec Jésus.....Survint une nuée qui les couvrit de son ombre et de la nuée une voix se fit entendre : « Celui-ci est mon fils bien aimé : écoutez-le » Soudain, regardant tout autour, ils ne virent plus que Jésus seul avec eux. » (Marc : IX 2-8)*

Voici ce que ça devient : une nuit, Jésus et 3 de ses compagnons montent sur une montagne. Au matin, les disciples, à demi éveillés, devinent dans l'éblouissement du soleil, Jésus en train de parler avec deux

personnages nimbés de lumière, sans doute des bergers conduisant leur troupeau. Prenant leur désir pour la réalité, les apôtres ont reconstitué la scène en imaginant avoir vu Moïse et Elie autour de Jésus.

Les *Vies de Jésus* de ce type se multiplièrent alors. Les deux plus célèbres sont celles de **D.F. Strauss**, et de **Renan**.

- **Strauss** était répétiteur au séminaire luthérien de Tubingen, il appartenait au Cercle protestant libéral. Pour lui, le Jésus de l'histoire n'aurait été qu'un prédicateur ambulancier, mort sur une croix et le Jésus de la foi, Fils de Dieu, ne serait qu'un mythe auquel les Conciles auraient donné consistance en proclamant des dogmes.
- **Renan** était agrégé de philosophie, expert en langues sémitiques anciennes. Il fut aussi professeur au Collège de France. Inspiré par le positivisme, il fit paraître une *Vie de Jésus* en 1863 qui connut cette année-là 10 éditions. Jusqu'en 1923, on compte 205 éditions françaises et 216 étrangères. C'est dire le retentissement de cet écrit. Sous la plume de Renan, qui dépouilla le texte de toute marque d'obscurantisme religieux, Jésus devient un homme simplement « *incomparable* », un « *doux rêveur galiléen* », très romantique.

D'autres auteurs proposèrent divers portraits de Jésus, je ne nomme que les plus connus.

Albert Schweitzer, ce pasteur qui devient célèbre ensuite pour son dévouement auprès des lépreux à Lambaréné, en Afrique, fit en ses termes le bilan de ces tentatives : « *Il n'y a rien de plus négatif que les résultats de la recherche libérale sur la vie de Jésus.* » (*De Reimarus à Wrede : une histoire de la recherche sur la vie de Jésus*) Il pense que le Jésus ainsi construit n'a jamais existé. « *Il est une figure esquissée par le rationalisme, vivifiée par le libéralisme et revêtue par la théologie moderne de science historique. Cette image n'a pas été détruite de l'extérieur, elle s'est écroulée d'elle-même.* » En fait, on remarque que chaque auteur avait projeté la mentalité de son époque ou de sa propre idéologie dans le portrait qu'il donnait de Jésus : un maître du siècle des Lumières, un génie religieux romantique, un moraliste kantien, un champion des idées de Marx qui vient libérer le peuple de l'oppression capitaliste.

Dans la même veine, au 20^{ème} siècle, on aura encore un Jésus Aryen n'ayant pas une seule goutte de sang juif, sous la plume de l'anglais H.S. Chamberlain ; un Jésus homosexuel, ou féministe, et un « grand initié » qui se réfugie dans un monastère du Tibet. En désacralisant le texte biblique, le rationalisme a finalement ouvert la voie à toutes les bouffonneries.

Mais revenons au 19^{ème} siècle, pour évoquer un homme qui joua un rôle considérable dans ce débat, dans les milieux catholiques. Il s'agit de **Alfred Loisy**. Il était prêtre, professeur d'Écriture Sainte à l'Institut Catholique de Paris, à partir de 1881. En 1892, il fonda la revue *l'Enseignement biblique*. Mais peu à peu, il s'éloigna de la foi catholique et fut démis de sa charge. Il pensait que Jésus n'avait pas envisagé de fonder une Église destinée à durer, car il ne croyait pas donner sa vie pour la rédemption de monde : la rédemption, et tout le christianisme aurait été inventé par saint Paul. C'est à lui qu'on doit cette remarque si souvent citée : « *Jésus annonçait le Royaume, et c'est l'Église qui est arrivée* ». Loisy est à l'origine du **modernisme**, ensemble complexe de doctrines qui conduisent à créer une dichotomie entre le Jésus de l'histoire et celui de la foi. « *Je ne crois plus à la divinité de Jésus, je regarde l'incarnation personnelle de Dieu comme un mythe philosophique* », écrit Loisy dans son journal, en 1904. Croire, alors, n'est plus une adhésion de l'intelligence à une vérité révélée, et une ouverture du cœur à une Personne réellement existante, la personne du Christ. C'est seulement un sentiment religieux nourri par une idée. Sur quels fondements s'édifie cette conception de la foi ? Loisy le dit dans son journal « *... Si je suis quelque chose en religion, c'est*

plutôt panthéo-positivo-humanitaire que chrétien ». Loisy avoue n'être pas chrétien, et suivre la ligne rationaliste de Renan. Cela justifie à plein la condamnation de ses écrits par l'encyclique *Pascendi* de Pie X.

Mais le débat ouvert par l'école rationaliste n'est pas terminé. Nous voici arrivés à la troisième attitude, déjà évoquée à propos du modernisme.

c) Le scepticisme fidéiste.

En 1921, R. Bultman, (1884-1976) un théologien et exégète luthérien, écrit *L'Histoire de la traduction synoptique*. Il refuse les portraits de Jésus faits par ses prédécesseurs : « *Tout ce qui a été écrit depuis environ un siècle et demi sur la vie de Jésus, sa personnalité, son évolution intérieure –dans la mesure où il ne s'agit pas d'études critiques- relève du roman.* » Cependant, il adopte les mêmes principes rationalistes : « *On ne peut pas, dit-il, utiliser la lumière électrique et les appareils radio, réclamer en cas de maladie les moyens médicaux modernes, et en même temps croire au monde des esprits et des miracles du Nouveau Testament* ». Le Jésus de l'histoire est introuvable, on sait seulement qu'il a été baptisé par Jean Baptiste et qu'il est mort sur une croix. Tout le reste est légende. Le Jésus de la foi fut effectivement inventé par les chrétiens. Les évangiles ont été écrits après la résurrection, et la certitude des croyants a transformé leurs souvenirs. La connaissance de Jésus n'est rien d'autre que la connaissance de la prédication primitive, qui voile l'histoire comme d'un rideau. Mais, pour B., cela n'a aucune incidence sur la foi, car l'image évangélique magnifiée de Jésus suffit au croyant. Nous sommes ici en plein **fidéisme**, cette attitude spirituelle qui réduit la foi à une confiance aveugle, sans support rationnel. Dans la pratique, Bultman rejoint Loisy.

E. Käsemann, (1906-1998) d'abord élève de B. a réagi, car il a vu que cette démarche revenait à réduire la majeure partie des évangiles à de simples mythes. Il admet qu'il y a dans ces textes une part de construction de la part des communautés chrétiennes primitives, mais il se refuse aussi à leur ôter toute consistance ; il a donc élaboré des critères pour évaluer la fiabilité historique des évangiles synoptiques. Les voici :

Il juge historique

- ce qui, dans la vie de Jésus, s'oppose au contexte juif de son temps, (que Jésus mange avec des pécheurs, ou qu'il appelle Dieu d'un nom familier et tendre, « Abba ») ;
- ce qui est attesté dans plusieurs textes ;
- des paroles de Jésus en cohérence avec ce qui est établi par les critères précédents ;
- ce qui de toute évidence, devait mettre les premiers chrétiens dans l'embarras :
le reniement de Pierre, le baptême de Jésus, les ambitions des disciples ...)

Cette méthode n'est pas sans limites, pour plusieurs raisons, par exemple, on ne peut supprimer de la vie du Jésus historique tout caractère juif, et le critère de cohérence n'est pas facile à manier. Mais elle a le mérite de déterminer des critères de recherche : ainsi, elle propose une démarche rationnelle.

Ces critères sont énoncés dans la revue *Le Point*, déjà citée, avec toutefois une différence légère d'apparence, mais non sans gravité. J'attire votre attention sur une faille méthodologique :

Voici le 1^{ier} critère énoncé : « *sont authentiques les paroles de Jésus qui ne peuvent être expliquées par la théologie du christianisme naissant (ou ne concordent pas avec le monde juif.)* » Où est le problème ? C'est admettre comme point de départ que le christianisme naissant camoufle le Jésus historique. Ainsi, la discontinuité entre le Jésus de la foi et le Jésus de l'histoire est un postulat, alors que c'est ce qui serait à démontrer : cela s'appelle une pétition de principe.

Toute cette recherche a trouvé son aboutissement dans le Jésus Séminar, fondé en 1985, et dissous en 2006, après la mort de son fondateur. Cette organisation réunissait 50 à 75 universitaires, dont une faible

proportion était spécialisée en études bibliques. Ils se rencontraient régulièrement, rédigeaient des articles, et votaient des résolutions sur ce que le Jésus historique a dit et a fait. Ils votaient par bulletin de couleur : Rouge : Jésus a incontestablement dit cela ou quelque chose de proche.

Rose : ...probablement...

Gris : ce sont ses idées, même s'il ne les a pas dites,

Noir : il ne l'a pas dit.

Les principes étaient rationalistes (refus de tout surnaturel) ; d'après eux, seules 20 % des paroles de Jésus environ seraient authentiques (rouge ou rose) dans les évangiles. Ces gens recherchèrent dès le début une forte couverture médiatique et taxèrent de fondamentaliste toute idée opposée. Ils ne cachaient pas leur intention de libérer Jésus de « l'établissement religieux ». Ne seraient-ce pas les fameux spécialistes dont se prévalent les Prieur et Mordillat ?

IV – Bilan

Il me faut clore cet exposé historique peut être fastidieux. Peut-on répondre à la question : Le Christ de la foi est-il le Christ l'histoire? Voici les étapes que nous suivrons : après avoir répondu de manière argumentée à la critique rationaliste, j'évoquerai une quatrième lecture possible, et enfin, je vous exposerai la position actuelle de l'Eglise, nuancée précisément grâce à la controverse.

1) Réponses aux objections :

La question au fond, soulevée par tous ces auteurs est celle-ci : Quelle connaissance objective pouvons-nous avoir de l'événement Jésus ?

- a) Les exégètes critiques ont supposé que la foi ecclésiale déformait nécessairement la vérité objective de l'histoire. Mais n'est-ce pas un préjugé ? Et **un historien peut-il être totalement neutre** ? Lui aussi, finalement, reconstruit un événement, et nous avons vu qu'il le fait à travers une grille de lecture inspirée d'une philosophie. Son échafaudage n'a-t-il pas plus de risque d'être artificiel que les récits rapportés à une époque où les témoins étaient encore en vie ?
- b) De plus, si **la vie de cet homme Jésus a eu un tel retentissement, n'est-ce pas une donnée de l'histoire** ? Le témoignage des premiers croyants joue le rôle d'une caisse de résonance, révélant qu'un homme qui suscita tant d'admiration a bien réellement existé. C'est l'événement qui, par son contenu même a suscité le témoignage, et le témoignage permet à l'événement de manifester toute sa richesse. Ainsi, on peut dire avec le Mgr Léonard : « *Le retentissement de Jésus dans la foi de l'Eglise fait partie de la vérité intégrale de Jésus.* »
- c) En effet, **on ne crée pas une tradition à partir de rien.**
Si Jésus était un sage prédicateur cynique et rien de plus, pourquoi une religion aurait-elle été fondée sur lui ? Si Jésus était un prédicateur apocalyptique victime d'illusions, pourquoi continuer à le proclamer sauveur du monde après sa mort ignominieuse ? Si la résurrection était seulement une façon de dire qu'il était avec Dieu, pourquoi ne l'a-t-on pas dit pour les autres amis de Dieu ?
- d) **La thèse des critiques aboutit donc à une explication de la naissance de l'Eglise qui tient du merveilleux.** Jésus aurait été un docteur prophétique annonçant la proximité du royaume de Dieu. Pour des raisons difficiles à reconstituer, il aurait été exécuté et serait mort après un échec total. Puis, on ne sait comment, serait née la foi en la résurrection, l'idée qu'il était de nouveau vivant... Peu à peu cette foi se serait développée, pour aboutir à l'espérance qu'il reviendrait plus tard comme Messie. Puis, on lui aurait prêté des paroles annonçant cet avènement, c'est ainsi que ce serait modifiée la figure du Jésus historique. Très vite, le message serait passé du monde

sémitique au monde hellénistique où le schéma se serait développé selon les catégories grecques, et Jésus serait devenu « homme-divin », « homme-Dieu », avec les caractéristiques propres d'un tel personnage, il serait alors devenu thaumaturge. Le mythe de la naissance virginale aurait été créé dans la foulée. La foi primitive aurait continué à progresser dans cette voie mythique jusqu'au Concile de Chalcédoine, où fut défini la filiation divine de Jésus, et voilà le mythe changé en dogme.

Vous croyez peut-être que j'exagère, voyez plutôt : « *Un beau jour, il (Pierre) pensa voir son Maître et peut-être l'entendre. Sa foi mit dans sa vision tout ce qu'il aspirait à croire, et elle lui donna l'assurance que cette vision était une réalité. Ni l'historien ni le psychologue n'ont à chercher plus avant* », écrit Loisy dans *la Naissance du Christianisme*, (p.130).

Le Père Lagrange commente : « *Ni l'un ni l'autre ne sont bien exigeants s'ils se contentent d'une foi qui existe avant d'avoir l'assurance que son objet avait une réalité.* »

Et le Card. Ratzinger, dans *Foi Chrétienne hier et aujourd'hui*, p143 : « *Pour ma part, j'avoue que vraiment, même abstraction faite de la foi chrétienne et uniquement par ma pratique de l'histoire, je suis volontiers et plus facilement porté à croire que Dieu soit devenu homme qu'à croire à la vérité d'un tel conglomérat d'hypothèses* »

- e) On se demande alors **comment une telle légende aurait pu perdurer jusqu'à nos jours**, avec son idéal de don de soi, de pureté, d'humilité, de service des pauvres et des humbles, comment aurait-elle pu susciter des dévouements aussi inexplicables que celui d'une Mère Térésa, par exemple, et avoir une telle fécondité culturelle et civilisatrice ?
- f) Enfin, « **le croyant a besoin de l'histoire au fondement de sa foi, car il ne peut fonder celle-ci sur une erreur ou sur un mensonge...Et pourtant ce n'est pas à l'histoire de donner la preuve de la foi. L'histoire ne produit pas la foi...Entre l'histoire et la foi, il y a un seuil de liberté que seul franchit le croyant. A ce moment il n'est plus le chercheur qui interroge les faits. Il est l'homme qui, par un acte personnel de synthèse rassemble les données factuelles comme autant de signes d'une présence nouvelle, d'une manifestation du divin dans notre histoire.** »

Dans *Croire* de B. Sesboué, (Théologien ancien membre de la commission théologique internationale). p 269

Ce travail a été magistralement réalisé par le père Marie Joseph Lagrange, op, en accord avec la méthode historico-critique

2) Une 4^{ème} lecture: La méthode historico-critique catholique

Le père Lagrange, o.p.(1855-1938) fut un des disciples de Loisy à l'Institut catholique. Il consacra toute sa vie à l'étude scientifique de textes sacrés : Il a fondé l'Ecole biblique et archéologique de Jérusalem en 1890. Son objectif était de former des spécialistes sérieux, car, selon son expression, il faut lutter contre la critique non par la fuite, mais par « *le serum de la critique* ». Persuadé que la recherche de la vérité ne doit jamais avoir peur de ce qu'elle va découvrir, le Père Lagrange s'engagera dans la bataille afin de concilier la foi et la raison, la science et la conscience, le dogme et la critique.

Il connaissait et enseigna les langues anciennes : l'hébreu, le syriaque, l'arabe, l'assyrien, l'égyptien hiéroglyphique, qui permettent de traduire toutes les versions des textes, de mieux connaître le contexte de leur émergence, et de vérifier la vérité les faits de l'histoire racontés dans la Bible, en les confrontant à l'histoire des peuples voisins.

Il s'adonna à la recherche archéologique, et découvrit les lieux cités dans les évangiles, par exemple le puits de Sichem, ou la maison de St Pierre à Capharnaüm, à l'état de vestige, mais comportant des traces de culte datant du premier ou du 2^{ème} siècle. Il fit connaître aussi la fameuse piscine à 5 portiques dont il est question chez St Jean. Or c'est une architecture unique en Palestine, seul un témoin ayant vécu avant la destruction de Jérusalem en 70 pouvait en connaître l'existence.

Il pratiqua la méthode historico-critique, indispensable pour l'étude scientifique des textes anciens, quels qu'ils soient. En 1903, après 13 ans d'études sur le terrain, il publie *La Méthode historique* dans lequel il expose ses principes scientifiques. Il s'agit d'étudier **les processus de la production des textes, de suivre leur évolution et de les interpréter** en mettant en œuvre des **critères scientifiques aussi objectifs** que possible, reposant sur **leur genre littéraire, leur provenance géographique et l'origine historique des écrits**.

En parlant des critiques rationalistes, il disait déjà dans une conférence donnée au Caire en 1934 : « *Nous ne sommes pas assez indiscrets pour leur demander s'ils sont vraiment compétents, et s'ils ne sortent pas de leur domaine en abordant des problèmes où le divin entre en jeu. Ils prétendent s'en tenir à des faits contrôlés. Soit, mais nous pouvons au moins exiger qu'ils soient d'accord entre eux, puisqu'ils nous parlent de l'accord de la science...* »

3) La solution

La référence au père Lagrange peut paraître un peu dépassée. Son mérite est d'avoir clarifié une situation très embrouillée. Grâce à lui, il a été possible de faire la part des choses entre des préjugés gratuits, et des objections pertinentes. Dans plusieurs documents (*Providentissimus Deus*, de Léon XIII, 1893 ; *Divino Afflante Spiritu*, de Pie XII, 1943 ; *Sancta Mater Ecclesia* de la Commission Pontificale pour les Etudes bibliques, 1964 , et enfin dans la Constitution conciliaire *Dei Verbum*), l'Eglise a défini une méthode de travail qui permet de nos jours à de nombreux exégètes d'étudier avec sérieux.

On reconnaît désormais trois strates dans le texte.

- Le mystère de Jésus enseignant et opérant des miracles. (refus du principe rationaliste qui élimine d'emblée le surnaturel.)
- La prédication des apôtres : la résurrection leur a apporté une lumière nouvelle sur ce qu'ils ont vécu avec Jésus. Les récits évangéliques nous disent donc aussi quelque chose de la foi des églises.
- La rédaction des évangiles. Les évangélistes ont rassemblé les matériaux d'une tradition orale sur laquelle ils ont exercé leur travail d'écrivain. Chacun a usé d'une liberté certaine, construisant son évangile, accentuant certains éléments pour donner plus de cohérence à son œuvre, ou en fonction d'un auditoire particulier. Par ex. comme l'évangile de Matthieu s'adresse plutôt aux juifs, il renvoie souvent à l'Ancien Testament : « *Alors fut accomplie la parole prononcée par le prophète Jérémie* ». Chaque évangéliste a sa personnalité, son style, et sa part de créativité. L'écriture est une oeuvre littéraire à part entière et peut être étudiée comme telle. (*Sancta Mater Ecclesia*, 7 juin 1964)

Conclusion

Mais on ne peut en rester là. L'écriture Sainte étant **Parole de Dieu**, l'Esprit Saint, promis et envoyé par Jésus Christ à son Eglise, a investi ce travail humain pour l'inspirer, c'est pourquoi l'écriture parle à l'âme. A côté du **sens littéral**, qu'il revient à l'historien d'établir, l'Eglise a toujours discerné **un sens spirituel**. Et c'est dans une lecture priante qu'elle dévoile toute sa signification.

Le père Lagrange dit que, dans cet immense océan qu'est la Bible, "*dont on ne peut suivre les rives sans que le regard demeure attiré vers les profondeurs de l'infini*", Dieu a donné "*un travail interminable à l'intelligence humaine*".

C'est alors que l'Écriture prend une consistance, et **une vérité, qui dépassent de beaucoup la simple vérité historique**, et qui se mesure réellement dans la confrontation de textes si divers, parvenant à une telle cohérence de sens, entre l'Ancien et le Nouveau Testament. La lumière qui jaillit de cette confrontation, je voudrais vous la faire percevoir dans le prochain cours, dans lequel nous essaierons de comprendre, un tout petit peu plus, qui est le Christ.